



Vivre en disciples de Jésus-Christ

Ch. 1 : «Prendre sa croix», une exigence ou une grâce ?

En bref

Dans les évangiles, Jésus appelle ses disciples à se charger de leur croix, à renoncer à eux-mêmes et à le suivre. En devenant disciples, nous reconnaissons Jésus-Christ comme «Seigneur» et «Sauveur», celui qui nous donne sa vie et qui, du même coup, devient aussi notre maître. Notre vie appartient désormais à Jésus-Christ. Être disciples de Jésus implique donc une exigence totale. En même temps, nous trouvons en Christ – et en lui seul – le salut : la réconciliation et la communion avec Dieu, le sens de notre existence, la possibilité de vivre autrement et une espérance inébranlable pour l'avenir.

1. Lire et méditer les passages suivants

a) Mc 8,27-31

Pourquoi penses-tu que Jésus défend à ses disciples de dire aux autres qu'il est le Christ ? Quel lien y a-t-il entre la confession de Pierre au sujet du statut messianique de Jésus et le v. 31 ?

b) Mc 8,34-38

Quel est le lien entre les versets 34-38 et les v. 27-31 ? Dans quelle mesure ceux-ci fondent-ils ceux-là ?

Que veut dire «renoncer à soi» et «se charger de sa croix» dans ces versets ?

Jésus parle d'une « perte » mais aussi d'un « gain ». Dans la logique du passage peut-on avoir l'un sans en même temps en avoir l'autre ? Les deux perspectives se valent-elles ou l'une est-elle plus forte que l'autre ? Expliquer.

Qui est concerné par ces versets ? Est-il légitime de distinguer entre des disciples de Jésus qui seraient visés plus spécifiquement par ces instructions et d'autres disciples qui ne le seraient pas ? Pourquoi ou pourquoi pas ?

c) Rm 14,7-9 ; 1 Co 6,19-20

Comment comprendre être « au Seigneur » ? Quelles implications découlent du fait qu'en étant au Seigneur, nous ne vivons plus pour nous-mêmes ? Ces implications sont-elles négatives ? Positives ? Ou les deux ?

Que veut dire concrètement, en 1 Co 6,20, « avoir été racheté à grand prix » ? Quand ce « rachat » a-t-il eu lieu ?

Quelles implications, dans ces versets, l'apôtre Paul tire-t-il de ce « rachat » ? Y en a-t-il d'autres ? Si oui, lesquelles ?

2. Commentaire et réflexions

Une situation historique particulière

La confession de Pierre que Jésus est «le Christ» vient à un moment charnière des Évangiles. Depuis un certain temps, les disciples suivent Jésus dans ses déplacements. Ils ont entendu son enseignement et ils ont vu, non seulement ses actes miraculeux de guérison et ses exorcismes, mais encore sa compassion et son amour pour les gens. Les bruits à son sujet vont bon train.

En disant «tu es le Christ» (ou le messie, celui qui reçoit l'onction pour être roi), Pierre exprime une vive attente chez le peuple de Dieu. Malgré des périodes d'accalmie, Israël était depuis plusieurs siècles sous la domination des non-juifs qui l'opprimaient et l'exploitaient économiquement. À l'époque de Jésus, l'empire romain, le dernier dans une longue liste d'opresseurs militaires et étatiques, occupait le pays. De nombreux Juifs aspiraient donc à la venue d'un roi descendant de David – un «messie», oint par Dieu – qui libérerait le peuple et lui redonnerait sa gloire d'autrefois. Dans ce contexte, dire «tu es le Christ» revient à affirmer : «Tu es celui qui va libérer Israël de cette situation humiliante et le remettre à la tête des nations». Il ne faut pas s'étonner que, sans démentir ce que Pierre vient de dire, Jésus interdit à ses disciples de le répéter autour d'eux ; en présence de la machine militaire de Rome, une telle confession était dangereuse !

Mais dire simplement que Jésus était «le messie» risquait aussi de passer à côté d'une vérité essentielle : Jésus savait que le problème le plus profond chez le peuple de Dieu n'était pas l'occupation d'une région géographique par un pouvoir païen, ni même l'exploitation économique par un pays oppresseur. C'était la communion brisée entre le Créateur et sa créature. Le vrai ennemi n'était pas Rome ni une quelconque puissance militaire mais la volonté des humains de vivre pour eux-mêmes et non pour Dieu.

Jésus allait donc montrer que la vraie solution ne consistait pas à prendre les armes et à organiser une résistance militaire. Comment pouvait-il faire cela ? En adoptant l'atti-

tude opposée, allant jusqu'à endosser lui-même la haine de ses ennemis (les principaux sacrificateurs et scribes) et la dépassant par un comportement d'amour. De même, en ce qui concerne le vrai problème, celui du péché, il allait prendre sur lui le jugement divin qui pesait sur les hommes à cause de leur révolte contre Dieu depuis le début de l'histoire.

Jésus a ainsi révélé que les tensions entre humains se résolvent, non par des bras de fer constants dans l'espoir d'imposer la domination ou de s'en libérer mais dans le refus, précisément, de s'accrocher à des choses qui n'ont qu'une valeur provisoire – le nationalisme ou le bien-être économique, par exemple – et de s'attacher à Dieu : l'important est, en définitive, de s'attacher à celui qui donne les cadeaux plus qu'aux cadeaux eux-mêmes. Bref, Jésus devait montrer par sa propre vie aussi bien que par sa mort que le sens de l'existence ne se trouve pas dans une vie vécue pour soi, mais dans le don de soi à Dieu et pour le bien d'autrui. C'est pourquoi, à partir de cette confession, Jésus «commença à montrer» que sa messianité aurait une autre finalité que l'autonomie nationale et qu'elle se devait consolider autrement que par le pouvoir et la violence.

Or, du fait que Jésus définit la messianité de cette manière-là, il s'ensuit que ses disciples, ceux qui vont former le «peuple messianique» – c'est-à-dire la communauté de celles et ceux qui marcheront à la suite du *Christ* – devront se définir en conséquence. C'est pourquoi les v. 34-38 suivent directement la confession de Pierre : *les disciples de Jésus devront marcher dans les traces de leur maître*. Un *chrétien*, dit Jésus, devra renoncer à une vie pour soi, puisqu'il suit *le Christ* qui a renoncé à sa vie pour le bien et le salut des autres. C'est cela, «se charger de sa croix» : rejeter une existence où l'on tourne autour de soi, de ses propres projets, ambitions et plaisirs.

Perdre ou gagner ?

Ces versets posent une question importante : renoncer à soi, est-ce vraiment une perte ? On serait tenté de dire oui. Mais est-ce vrai ? Jésus précise que « *quiconque... voudra sauver sa vie la perdra, mais quiconque perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauvera* » (Mc 8,35). D'après Jésus, perte et salut vont de pair. Une illustration peut aider à comprendre cela. J'ai un ami qui boit deux à trois canettes par jour d'une boisson dont les études soulignent les conséquences néfastes pour la santé. En consommer régulièrement, c'est s'empoisonner à petite dose. Pourtant, chaque fois que je le lui fais remarquer, cette personne me répond : « Je sais que ce n'est pas bien, je sais que cela peut créer de graves problèmes de santé... mais j'aime trop le goût ! ». Renoncer à cette boisson, toxique mais agréable, serait pour cet ami une vraie perte. Pourtant, combien gagnerait-il au niveau de sa santé, de son espérance de vie et même de son état général s'il décidait d'arrêter d'en prendre une bonne fois pour toutes ! Le gain serait infiniment supérieur à la perte.

Il n'en est pas autrement du renoncement à une vie pour soi. Jésus le précise à travers deux questions : « *Quel avantage l'homme a-t-il à gagner le monde entier, s'il le paie de sa vie ? Que pourrait donner l'homme qui ait la valeur de sa vie ?* » (v. 36-37, TOB). Ce que l'on perdra en suivant dans les traces de Jésus n'est rien en comparaison à ce que l'on y gagnera : une vie telle que Dieu la voulait lorsqu'il nous a créés et qui perdurera jusque dans l'éternité¹ !

Il faut aussi noter *de qui* il est question ici. Jésus parle en termes des plus généraux : « Si *quelqu'un* veut venir après moi » (v. 34) ; « *quiconque* voudra sauver sa vie », « *quiconque* perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile » (v. 35) ; « *quiconque* aura honte de moi

et de mes paroles » (v. 38). Ces exhortations ne se limitent pas à une certaine classe de disciples, à une élite soumise à des règles qui ne s'appliqueraient pas aux autres, lesquels seraient simplement « chrétiens ». Non, Jésus parle à toute personne qui se réclame de lui. Cela vaut d'ailleurs pour la perte mais aussi pour le gain !

Appartenir à celui qui est Seigneur

Un des titres les plus fréquents pour parler de Jésus-Christ dans le Nouveau Testament est « Seigneur ». De nos jours, l'expression s'emploie rarement en dehors de l'Église. Il existe peu de situations, en Occident en tout cas, où quelqu'un agit réellement comme un seigneur. Dans le monde de la Bible, ce mot avait le sens de « maître » ; on l'employait couramment pour parler de quelqu'un qui avait des serviteurs et des esclaves. Faisons un effort d'imagination pour nous replacer dans une telle situation : dire que quelqu'un est notre « seigneur » reviendrait à reconnaître qu'on lui appartient, que notre vie est à sa disposition, que c'était lui qui détermine nos activités, nos priorités et ambitions. Nous lui devrions alors obéissance et une écoute attentive à sa volonté dans tous les domaines de la vie. Bref, notre vie appartiendrait, non à nous-mêmes mais à notre maître.

C'est précisément ce que Paul dit en Romains 14 et 1 Corinthiens 6, en parlant de notre appartenance au Christ : « *Si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur [...]. Nous sommes au Seigneur* » (Rm 14,8) ; « *vous n'êtes pas à vous-mêmes* » (1 Co 6,19). Dire que Jésus-Christ est Seigneur, c'est reconnaître que nous avons été dessaisis de notre vie, avec tout ce que cela implique pour nos activités, nos priorités, nos ambitions, notre obéissance. Dans le contexte de 1 Corinthiens, Paul rappelle cet enseignement face aux membres de l'Église qui prétendaient que leur liberté chrétienne autorisait même des rapports sexuels avec des prostituées. L'apôtre affirme, au contraire, que nos corps, tout comme le reste de notre existence, ne nous appartiennent plus ! Ils appartiennent désormais au *Seigneur*. L'obéissance exige donc –

1. Certaines versions traduisent le mot grec aux v. 36-37 par « âme », plutôt que par « vie ». Toutefois, dans le contexte des Évangiles, *psychē* désigne la vie humaine dans ce qu'elle a de plus essentiel. C'est la personne elle-même. À quoi sert-il de gagner le monde entier, dit Jésus, si en conséquence notre existence tout entière, tout ce que nous sommes, fait naufrage ?

entre autres – une pureté jusque dans le domaine des rapports intimes.

Mais ce passage nous montre autre chose encore. Paul affirme au v. 20 : « *Vous avez été rachetés à grand prix* ». Jésus est mort sur la croix, dit-il, il a pris sur lui le jugement que les Corinthiens – et nous ! – méritaient. En ressuscitant des morts et en donnant l'Esprit, il nous a libérés de l'esclavage du péché. Mais il faut le noter : dans l'antiquité, celui qui « rachetait » quelqu'un au marché des esclaves le faisait pour que cette personne, qui jusque-là était l'esclave d'un autre, lui appartienne désormais.

Nous appartenons toujours à quelqu'un. Notre « maître » peut être des forces spirituelles qui veulent nous détruire (Satan). Il peut être des substances ou habitudes addictives qui nous détruisent, ou une existence désaxée parce que vécue pour soi plutôt que pour être un reflet du caractère de Dieu. Ou notre maître peut être Jésus-Christ. Mais nous appartenons toujours à quelqu'un ou quelque chose : « *Ne savez-vous pas, dit Paul, que si vous vous livrez à quelqu'un comme esclaves pour lui obéir, vous êtes esclaves de celui à qui vous obéissez, soit du péché qui conduit à la mort, soit de l'obéissance qui conduit à la justice ?* » (v. 16). En réalité, en vivant pour nous-mêmes, nous ne sommes pas libres ; nous sommes, au contraire, asservis à notre propre égoïsme. Mais Paul rappelle aussi que les chrétiens autrefois asservis au péché sont maintenant soumis à un autre maître, bienveillant celui-ci, à savoir le Christ : « *Mais grâce à Dieu, après avoir été esclaves du péché, vous avez obéi de cœur à la règle de doctrine qui vous a été transmise. Libérés du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice* » (v. 17-18).

Appartenir au Christ, une exigence et une grâce !

Tout ce que nous venons de dire pourrait donner l'impression qu'appartenir au Christ est avant tout négatif. Il est vrai que cette appartenance implique une entière disponibilité au maître. Mais cette exigence se comprend, et doit se comprendre, comme une

face d'une pièce de monnaie : l'autre face est qu'appartenir au Christ nous fait accéder à une vie réconciliée avec celui qui nous a créés (2 Co 5,17-20), à la communion avec le Dieu de l'univers. C'est « la vie éternelle », la vie au sens le plus profond et le plus satisfaisant qui soit : « *La vie éternelle, dit Jésus, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ* » (Jn 17,3). Appartenir au Christ, ce n'est rien d'autre que d'être placés sur le chemin qui conduit au salut – à une existence orientée vers l'amour, la joie et le bonheur, aujourd'hui déjà, et encore dans l'éternité, dans ce que la Bible appelle « le royaume éternel »².

Une dernière précision : dans l'antiquité, les serviteurs et esclaves appartenait à leur « seigneur ». Cela impliquait une obéissance de chaque instant. Mais cette relation n'était pas à sens unique. Le maître avait lui aussi des responsabilités vis-à-vis de ses esclaves : les nourrir, les loger, en prendre soin, veiller à leur bien-être. Tous les seigneurs humains ne s'acquittaient pas de cette responsabilité avec le même degré de sérieux. Mais la Bible montre que celui qui est devenu notre Seigneur, par le don de sa propre vie, est aussi celui qui protège et prend soin infailliblement des siens. Il nous donne ce dont nous avons besoin pour aujourd'hui et fait la promesse de nous garder fidèlement jusqu'au bout du chemin : « *Je leur donne la vie éternelle [dit Jésus] ; [mes brebis] ne périront jamais, et personne ne les arrachera de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous ; et personne ne peut les arracher de la main du Père. Moi et le Père, nous sommes un !* » (Jn 10,28-30).

2. Pour une belle description de cette situation finale, voir Ap 21,1-4.



3. Questions d'application

a) Jésus nous invite à renoncer à nous-mêmes et à nous charger de notre croix, c'est-à-dire à «mourir» à nos ambitions personnelles (ou culturelles, ou autres). Quels sont les domaines de ma vie, les attitudes ou comportements qui sont particulièrement concernés par cette exhortation ?

b) Quels sont les domaines où moi (ou le milieu d'Église auquel j'appartiens), je peux être tenté de substituer à une vie d'humilité et de service en faveur des autres un désir de « gloire », de pouvoir ou de renommée, de mise en avant de soi ? Quelles sont des choses spécifiques que je peux faire pratiquement pour me conformer davantage à une vie de disciple telle que Jésus la définit en Marc 8 ?

c) Est-ce que j'ai plus tendance à regarder la vie de disciple comme une « perte » ou comme un « gain » ? Où est-ce que j'ai tendance à mettre le curseur ? Si insister sur l'une de ces perspectives aux dépens de l'autre représente un déséquilibre, comment est-ce que je peux évoluer vers un plus grand équilibre dans ma pensée, dans mes attitudes et mes propos ? Sois spécifique.

d) Quels sont les domaines où il m'est difficile de reconnaître la seigneurie du Christ ? Noter deux ou trois choses, aussi bien dans le domaine des idées (ou de l'enseignement) que dans celui des actes ou choix de vie, etc.



e) Où sont les domaines où j'ai peur que Dieu ne veuille ou ne puisse prendre soin de moi ?

4. Pour passer à la pratique

Appartenir à Jésus-Christ signifie aussi entrer dans *sa mission*. En Jean 12, nous voyons un échange intéressant entre Jésus et ses disciples, quelques jours seulement avant que Jésus soit livré et crucifié :

²⁰ Quelques Grecs se trouvaient parmi ceux qui étaient montés à Jérusalem pour adorer Dieu pendant la fête. ²¹ Ils s'approchèrent de Philippe, qui était de Bethsaïda en Galilée, et lui demandèrent : 'Maître, nous voudrions voir Jésus'. ²² Philippe alla le dire à André, puis tous deux allèrent prévenir Jésus. ²³ Jésus leur répondit : 'L'heure est venue où le fils de l'homme va être élevé en gloire. ²⁴ Oui, je vous le déclare, c'est la vérité : à moins qu'un grain de blé ne tombe en terre et ne meure, il ne reste qu'un simple grain. Mais s'il meurt, il produit beaucoup de fruits. ²⁵ Celui qui aime sa vie la perd, mais celui qui ne tient pas à sa vie dans ce monde la gardera pour la vie éternelle. ²⁶ Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive... (Jn 12,20-26, NFC).

La mention des « Grecs », c'est-à-dire des non-juifs, au début de ce passage n'a rien d'un hasard. Les païens qui, jusque-là, ne connaissaient pas Dieu et n'étaient pas intégrés à son peuple sont sur le point d'entrer dans le salut ! Cependant, pour que cela devienne une réalité, il faut que Jésus, « le Fils de l'homme » soit « élevé »... sur une croix romaine. Entre la vie de Jésus et l'accomplissement de sa mission se dresse la croix. Paradoxalement, cette « élévation » sera aussi la glorification de Jésus, car c'est alors que, par le don de sa vie, le salut s'étendra aux nations. Du fait que, le vendredi saint, le grain tombe en terre et meurt, il portera un fruit abondant, la rédemption d'hommes, de femmes, de familles « *de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation* » (Ap 5,9).

Toutefois, les v. 25-26 prennent une tournure inattendue. En effet, il devient apparent que Jésus ne parle pas de lui-même seulement mais aussi de ses disciples. Le grain qui tombe en terre, meurt et porte du fruit, c'est aussi celui qui le suit. Dans le contexte de ce chapitre, cela veut dire le suivre *en entrant dans sa mission*. Comment « les nations » verront-elles Jésus ? Le début du passage donne une partie de la réponse à cette question : par le fait que des « Philippe » et « André » les conduiront à celui qui a été « élevé » à la croix, à celui qui est désormais glorifié au-dessus de toutes choses (cf. aussi Mt 28,18-20).

Un élément important de cette formation de disciples, et de la partie « passer à la pratique » en particulier, sera ce réflexe de suivre Jésus, non seulement en apprenant à être disciple mais en cherchant à ce que d'autres découvrent le Christ et se mettent, eux aussi, à sa suite.

En réfléchissant à tout cela, prends un moment pour réfléchir et répondre aux questions suivantes :

a) Comment est-ce que je réagis au fait qu'être disciple implique aussi entrer dans la mission de Jésus ? Est-ce que cela suscite des réactions d'hésitation ? De résistance ?



b) Décris tes pensées et sentiments face à l'idée d'une au service de la mission de Jésus et utilise cela comme base de prière :

Conclusion

La vie chrétienne est une vie radicale. Radicale dans ses exigences mais radicale aussi pour ce qui est de la grâce. Le mot «radical» vient du latin *radix*, «racine». Dire que les exigences de Dieu sont «radicales», c'est dire que cette vie avec Dieu va jusqu'à la racine de ce que nous sommes. Par définition, elle ne peut pas être une «activité» ou une «perspective» parmi d'autres. Mais de la même manière, reconnaître que la grâce de Dieu est «radicale», c'est affirmer que cette grâce couvre et englobe toute notre vie! Elle est radicale parce que, pour nous la donner, Dieu le Père a envoyé ce qu'il avait de plus précieux, son propre Fils, «vrai Dieu issu du vrai Dieu», pour que nous vivions par lui!

Lorsque saisissons cela, nous comprenons que la vie de disciple concerne tout ce que nous sommes. Les chapitres suivants permettront de voir ce que cela veut dire plus concrètement.

Affirmer que la vie de disciple implique suivre Jésus veut aussi dire qu'elle est *un chemin*. Sur ce chemin de l'obéissance il y aura toujours des périodes de découragement, des échecs, des moments de désobéissance, des passages à vide. Dieu nous appelle à tendre à la perfection. Mais cette perfection, d'une certaine façon, il ne l'attend pas de nous. Ce qu'il attend, c'est que nous soyons tendus en avant, *vers* la perfection, vers un plus grand attachement au Christ. Et là où nous échouons, il vient à notre rencontre avec son pardon et sa grâce, afin de nous relever et de nous remettre en route.

La chose la plus grave dans notre vie de disciples, ce ne sont donc ni les échecs ni les inévitables lenteurs dans notre obéissance. Ce serait plutôt que l'on se satisfasse du *statu quo*. Ce n'est pas l'imperfection qui pose problème, c'est la complaisance. La vie des disciples de Jésus n'est pas une vie parfaite, c'est une vie tendue en avant, une vie qui cherche à avancer, toujours plus fidèlement, dans les traces du Christ, y compris dans la mission – sa mission – à laquelle il nous intègre.

«Je ne prétends pas avoir déjà atteint le but ou avoir déjà été conduit à la perfection. Mais je poursuis ma course pour m'efforcer de le saisir, car j'ai moi-même été saisi par Jésus Christ. Non, frères et sœurs, je ne pense pas l'avoir déjà atteint; mais je fais une chose: j'oublie ce qui est derrière moi et je m'élance vers ce qui est devant moi. Ainsi, je cours vers le but afin de gagner le prix que Dieu, par Jésus Christ, nous appelle à recevoir d'en-haut» (Ph 3,12-14, NFC).

Dans les jours qui viennent, médite et prie en t'appropriant cette prière :

«Seigneur, merci parce que Jésus-Christ s'est donné à la croix et est ressuscité des morts pour que nous puissions te connaître! Donne-moi de renoncer à la tentation de vivre pour moi-même plutôt que pour toi et pour les autres. Garde-moi de m'attacher aux cadeaux que tu me fais plutôt qu'à toi qui me les donnes. Accorde-moi de marcher dans les traces de Jésus-Christ et de vivre pour lui, mon Seigneur. Merci parce que ta grâce vient me relever dans mes échecs, dans les moments de difficulté et les passages à vide, qu'elle me remet en route à la suite de Jésus. Et merci Père, parce que tu promets de me garder dans ta main jusqu'au bout du chemin! Amen».